



Tzvetan Todorov:
La littérature en péril

(Paris, Flammarion, 2007. 96 pages)

Le récent livre de Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (Todorov, 2007), est avant tout un constat: le constat désabusé d'un chercheur qui estime que la critique et l'enseignement littéraires, ainsi qu'un certain nombre d'écrivains, ont, par leur désir de couper la littérature du monde, imposé de cette dernière une vision "réduite à l'absurde" (Todorov, *op. cit.*: 17). Une large partie du livre de Todorov est par conséquent consacrée à l'histoire des idées et retrace la manière dont cette théorie d'une littérature autonome s'est peu à peu imposée jusqu'à culminer avec le formalisme et le structuralisme. Mais le livre de Todorov n'est pas une simple analyse des origines de l'analyse *sui generis* de la littérature: c'est également un hymne d'amour à la littérature et au sens, ainsi qu'à la vérité de la littérature, cette vie transposée mais intensément vécue qui est l'un des plus beaux savoirs sur l'être humain et le monde.

Résumons dans un premier temps la pensée de Todorov au sujet des origines de la théorie de la littérature comme forme coupée du monde. La littérature s'est probablement coupée du monde d'une certaine manière au dix-huitième siècle à travers la recherche du beau et la naissance de la science qui s'en occupe, l'esthétique; mais le siècle des Lumières, s'il voit naître des théories du beau, ne refuse pas néanmoins à la littérature un rapport avec le monde, la morale et une forme de vérité. Il en va de même au dix-neuvième siècle, même chez un poète comme Baudelaire, rattaché tout d'abord à la théorie de "l'art pour l'art", mais dont on s'aperçoit vite qu'il cherche à retrouver

une vérité supérieure à la vérité scientifique dans la poésie. Le beau est un but, mais il est lié à la morale et au bien (Todorov cite l'exemple de Kant), ainsi qu'à une certaine forme de connaissance et de savoir. Jusqu'au dix-neuvième siècle, la littérature est donc entièrement liée à la vie et au monde, qu'elle soit simple peinture de ce dernier comme au dix-septième siècle (suivant l'*épistémè* de la représentation décrit par Michel Foucault dans *Les mots et les choses*, 1966) ou qu'elle soit cette vérité poétique supérieure dont parle Baudelaire.

C'est à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième que la littérature semble prendre son autonomie par rapport au monde selon Todorov. A la fin du dix-neuvième siècle d'abord, à travers la crise du langage en poésie avec Mallarmé, et au début du vingtième siècle avec les avant-gardes. C'est l'époque où le lien entre littérature, *mimésis* et connaissance du monde est remis en question: la littérature est dite indépendante de la vie de l'auteur, et elle ne parle de rien d'autre que d'elle-même. Todorov ne le cite pas (non qu'il l'ignore bien sûr), mais on pense au *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust, auquel il sera fait référence durant tout le vingtième siècle, et dont on ne cessera de dire qu'il sépare radicalement la vie de l'auteur de son oeuvre (cette interprétation du livre de Proust étant caricaturée, Proust reconnaissant lui-même que dans certains cas, et il donne l'exemple de Dostoïevski, l'oeuvre est intimement liée à la vie de l'écrivain). Todorov étudie notamment l'étude critique qui est faite de la littérature plus que les oeuvres littéraires mêmes (mais le Nouveau Roman en France représente un exemple de formalisme bien connu en littérature); le formalisme, la recherche de la "littérarité" et le structuralisme sont en effet les courants d'analyse dominants à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle. Autant dire que toute psychologie dans l'analyse est rejetée comme "non-scientifique". C'est, ajoutons-le, l'époque du culte de l'empirisme et du positivisme, et l'intention de l'auteur est posée comme inconnaissable: personne ne saura ce qu'a vraiment voulu dire Balzac dans *Eugénie Grandet*, et la seule analyse "objective" consiste à voir quelle est la spécificité de l'objet littéraire. N'est-il pas plus objectif et "scientifique" de voir que la littérature est le résultat d'un désir de parler du monde et d'en proposer une vision propre, vision nécessairement liée à une réalité psychologique? N'est-il pas plus objectif d'admettre que la littérature émane bien d'une personne réelle qui à travers elle cherche à dévoiler le monde et à le changer, comme le montrait

Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature* (Sartre, 1985)? Non, tout cela est "métaphysique" et impressif, et les études littéraires se veulent "sérieuses": leur modèle est désormais celui des sciences humaines, et notamment la plus "dure" de ces dernières, la linguistique, comme nous allons le montrer.

Il nous semble que la vision proposée ici par Todorov est tout à fait intéressante, mais qu'elle convient d'être peut-être développée dans certaines directions et nuancée ailleurs.

Le désir d'étudier "scientifiquement" la littérature est lié au culte de la science et de l'empirisme qui dominant au vingtième siècle et viennent probablement en littérature (pour une part du moins), du désir d'adapter le paradigme épistémologique de la linguistique à celui de l'analyse littéraire. Rappelons qu'à cette époque la linguistique est considérée comme la science-pilote par l'ensemble des sciences humaines. Le structuralisme saussurien a bien montré que le langage est forme et non substance, et le distributionalisme de Bloomfield pose que le sens ne peut pas être étudié: la définition behavioriste que ce dernier en donne dans *Language* est tout à fait révélatrice de l'idée dominante selon laquelle il n'y a que des phénomènes que l'on peut simplement décrire empiriquement (c'est le célèbre exemple de la pomme de Jill et Jack). La phonologie connaît également un développement retentissant: le langage fonctionne comme une structure dont tous les éléments sont liés mutuellement, ce que montrent bien les oppositions entre traits distinctifs des phonèmes. En littérature, le structuralisme est déjà présent avec Propp, qui a montré que les contes russes populaires pouvaient être considérés comme une suite de fonctions récurrentes (Propp, 1970) et que les personnages fonctionnaient selon un modèle qui sera développé par Greimas sous la forme du schéma actantiel (Greimas, 1966); comme en phonologie où l'on recherche une forme d'où soient issues les substances, on s'intéresse ici à l'architecture prototypique d'un genre. Enfin, c'est l'époque où les x et les y connaissent un grand succès à travers les études logiques du langage issues de Frege. Il faudra attendre Austin et la théorie des actes de langage pour qu'on reconnaisse enfin qu'une phrase n'est pas nécessairement vraie ou fausse. La linguistique fait rêver parce qu'elle paraît atteindre l'objectivité, et son influence sur les études littéraires est certaine.

Toutefois, Todorov ne tient pas compte de la présence de nombreuses approches littéraires qui privilégient l'étude du

sens. Ainsi de la théorie sartrienne de la littérature que nous avons mentionnée plus haut; ainsi également des approches psychanalytiques ou sociologiques de la littérature, ou encore de l'esthétique de la réception, pour ne citer que celles-ci. Il en va d'ailleurs de même en linguistique: au matérialisme structuraliste on opposera volontiers la syntaxe de Tesnière, la psychomécanique, éminemment mentaliste, de Gustave Guillaume, ou, plus récemment, la grammaire générative de Noam Chomsky. Ces trois linguistiques cherchent le visible derrière l'invisible, et désirent étudier le langage comme *energeia*, non comme *ergon*, suivant le vœu humboldtien, la référence à Humboldt étant présente chez ces trois linguistes. Ces théories sont probablement parmi les plus fructueuses du vingtième siècle en linguistique, elles qui prétendent voir le langage comme "se faisant". Elles ont bien sûr connu de très nombreuses critiques, en particulier la psychomécanique de Gustave Guillaume, fondées sur le fait qu'elles étaient "métaphysiques". C'est tout à fait vrai, mais en quoi le fait qu'elles soient métaphysiques fait-il de ces approches des approches qui seraient moins pertinentes que les approches matérialistes? Il y a eu là, ni plus ni moins, un préjugé scientifique. Benveniste avait bien analysé ce phénomène lorsque, dans un entretien donné aux *Lettres françaises* repris dans le tome 2 des *Problèmes de linguistique générale* (Benveniste, 1974: 19), il déclarait : "En Amérique, le structuralisme proscrivait tout recours à ce qu'il appelait le "mentalisme". L'ennemi, le diable, c'était le mentalisme, c'est-à-dire tout ce qui se référait à ce que nous appelons la pensée. Il n'y avait qu'une chose qui comptait, c'étaient les données enregistrées, lues ou entendues, qu'on pouvait organiser matériellement".

Cette analyse peut tout à fait être reportée aux études dominantes en littérature au vingtième siècle, si l'on n'oublie pas que les études littéraires ont connu, elles aussi, leurs Tesnière, leurs Guillaume et leurs Chomsky.

C'est là la nuance qu'il faudrait apporter aux analyses, par ailleurs, répétons-le encore une fois, très intéressantes de Todorov. Il nous semble également que l'histoire des théories de la littérature faite par Todorov pourrait facilement se transposer à l'histoire des idées en général, et que le primat de la forme sur le sens est bien une caractéristique de la deuxième moitié du vingtième siècle notamment. C'est vrai en littérature et dans son enseignement tout d'abord, mais c'est également vrai d'un point de vue sociologique: les deux sont d'ailleurs liés par une

relation de présupposition unilatérale, l'*épistémè* sociale étant à l'origine de l'*épistémè* littéraire. Mais c'est aux sociologues qu'il reviendrait d'analyser ce phénomène qui semble aujourd'hui s'être épuisé.

En effet, la quête sociale du sens paraît revenir, et cette quête se manifeste également dans les études littéraires. Le livre-manifeste de Todorov en est la preuve. Mais il n'est pas le seul qui signale le retour des recherches du sens. Je citerai l'exemple de la sémantique interprétative de François Rastier pour l'analyse littéraire issue de la linguistique (Rastier, 2001; Rastier, 2009): le but de F. Rastier, ancien élève d'A. J. Greimas, est de transposer la sémantique structurale au texte littéraire à travers la notion de sème afférent tout en conservant une part des études narratives issues du structuralisme classique. Les travaux de Rastier permettent d'éclairer le sens du texte de manière interne certes (Rastier est linguiste), mais nous sommes bien au niveau du sens. Il convient bien entendu de développer par la suite cette première approche par une approche contextuelle, c'est-à-dire biographique, historique, sociologique ou psychologique, car c'est cette approche qui compte avant tout en littérature: l'oeuvre littéraire est produite par une personne réelle, inscrite dans un contexte historico-social réel. Nous pouvons d'ailleurs à ce propos songer aux travaux d'Umberto Eco sur la délimitation de l'intention de l'auteur dans *Interprétation et surinterprétation* (Eco, 2001).

C'est dans cette perspective qu'il faut enseigner la littérature, et c'est là une priorité. Todorov analyse le déclin des sections littéraires en France comme le résultat des instructions officielles, qui posent notamment qu'il faut étudier des registres, des images, etc., mais qui oublie de rappeler que la littérature est avant tout affaire de sens et de sentiments. Dans de très belles pages, Todorov souligne le pouvoir de la littérature et le savoir psychologique et humain qu'elle peut nous apporter; évoquant *L'Idiot* de Dostoïevski, il écrit notamment (Todorov, *op. cit.*: 72):

Un autre jour, je découvre une dimension de la vie seulement pressentie auparavant et je la reconnais pourtant immédiatement comme vraie: je vois Nastassia Philipovna à travers les yeux du prince Mychkine, "l'idiot" de Dostoïevski, je marche avec lui dans les rues désertes de Saint-Petersbourg, poussé par la fièvre d'une imminente attaque d'épilepsie. Et je ne peux

m'empêcher de me demander: pourquoi Mychkine, le meilleur des hommes, celui qui aime les autres plus que lui-même, doit-il terminer son existence réduit à la débilité, enfermé dans un asile psychiatrique?

C'est un enseignement de la littérature qui considère cette dernière comme une interrogation sur le monde et une proposition de sens que Todorov souhaite, du moins pour le lycée, c'est-à-dire un enseignement humaniste (enseignement humaniste qu'il faudrait d'ailleurs également dispenser aux étudiants de toutes les disciplines, à l'historien et au sociologue et au futur médecin, qui "aurait plus à apprendre de ces mêmes professeurs (c'est-à-dire Shakespeare et Sophocle, Dostoïevski et Proust, mentionnés plus haut) que des concours mathématiques qui déterminent aujourd'hui sa destinée" (Todorov, *op. cit.*: 89))¹.

Le formalisme et le structuralisme ne sont pas exclus des approches littéraires, bien sûr (ce sont des objets qui peuvent souvent être très pertinents pour l'analyse), mais ils doivent rester un moyen subordonné à l'étude du sens, et non une fin, comme ils l'ont été.

Todorov cite Dostoïevski fréquemment, et il est évident que chez un tel écrivain, l'oeuvre est le reflet de la vie, que ce soit la vie psychologique ou la vie réellement vécue. Pour garder l'exemple de *L'idiot*, le fait que Dostoïevski ait été condamné à mort et gracié au tout dernier moment donne une tonalité toute particulière aux diatribes du prince Mychkine contre la peine de mort. De même, lorsque le prince Mychkine raconte l'histoire d'un ancien condamné à mort qui a pensé, avant d'être gracié au dernier moment, qu'il était lui-même la coupole de l'église qu'il voyait en face de lui, nous ne lisons rien d'autre que ce que Dostoïevski a lui-même imaginé devant le peloton d'exécution; et que dire de l'épilepsie du prince Mychkine et de ses crises qui sont semblables à celles qui secouent Dostoïevski, et qui sont également présentes dans *L'éternel mari*? Et les *Carnets de la maison morte* sont bien entendu liés (qui le nierait?) à l'expérience terrible du bagne vécue par Dostoïevski.

Mais prenons l'écrivain qui, semble-t-il, aurait été l'un des plus désireux de séparer la vie de l'auteur de son oeuvre, Marcel Proust. *A la recherche du temps perdu* est évidemment liée à la vie

¹ Précisons que Tzvetan Todorov a siégé de 1994 à 2004 au Conseil national des programmes (Todorov, *op. cit.*: 17-18).

de l'auteur. L'omniprésence de la thématique de l'homosexualité en est la preuve la plus frappante. Que le narrateur, appelé au moins une fois dans l'oeuvre Marcel, ne soit pas Proust, c'est évident: la *Recherche* n'est pas une autobiographie. Mais que ce narrateur, Marcel, soit épris de jeunes filles qui ont toutes un prénom masculin n'est certainement pas dû au hasard: Gilberte, Andrée, Albertine, le cas est assez remarquable pour être signalé. On pourra dire, et c'est vrai, que ce fait est lié à la présence de l'homosexualité dans la *Recherche*, dont de nombreux personnages, Charlus notamment, se révèlent progressivement être homosexuels. Mais l'omniprésence de l'homosexualité est bien entendu due à la vie même de Marcel Proust. Et en outre, ces prénoms ne nous révèlent-ils pas, au-delà de cela, une tendance de Proust, auteur réel et non simple narrateur, à se projeter dans son oeuvre et à vivre inconsciemment à travers elle avec un narrateur qui ne s'appellerait plus Marcel seulement par convention? C'est la question de la vie vécue dans l'écriture par l'écrivain Marcel Proust qui est ici posée.

Toutes les oeuvres littéraires sont liées aux opinions de leurs auteurs, à leur vision de la vie et de l'amour, à leur morale personnelle. Si les études littéraires doivent absolument s'inspirer de la linguistique, il me semble qu'elles auraient intérêt à s'intéresser à la théorie des actes de langage et à considérer la littérature comme un acte illocutoire, effectué par une personne réelle qui cherche en même temps à changer le monde en le dévoilant (Sartre), mais également à se faire aimer à travers son oeuvre, à exprimer ses sentiments réels et à proposer un sens nouveau à ses lecteurs. Il y a bien sûr, en outre, toujours le désir de toucher certaines personnes particulières, la femme aimée ou les amis, ou des inconnus. Cette perspective d'étude de la littérature serait assurément plus réaliste que celle qui voudrait persister à considérer que la littérature est une forme qui n'a rien à voir avec le monde et qui en est nécessairement séparée.

Lorsque nous lisons Fedor Dostoïevski, nous ne pouvons pas ne pas penser avec tristesse et compassion à tous ces malheureux, bagnards et pauvres gens, qui peuplent ses livres et qu'il a tellement aimés. Toute cette violence sociale, morale et physique qu'il décrit, il en a été le témoin et il l'a subie. Ses livres sont bouleversants d'amour pour les hommes, même les pires, et il est évident que l'écrivain russe cherche à proposer un sens de la vie nouveau à son lecteur et à faire naître en lui une réaction.

C'est par exemple la question que se pose Todorov sur le prince Mychkine. Le lecteur de Fedor Dostoïevski pensera à toute la souffrance de l'écrivain, et il songera qu'il y a eu tellement de pauvres gens et qu'il y en a encore tellement qui vivent dans la misère sociale et psychologique, à qui personne ne s'intéresse et qui meurent complétement ignorés et sans oser se plaindre, sans rien oser demander, "écrasés par la vie", pour reprendre l'expression des *Carnets de la maison morte*. Alors la lecture des livres de Dostoïevski, qui parlent de cette souffrance, nous fera changer notre rapport à autrui et à nous-mêmes. Ne sommes-nous pas ici plus proches de la réalité de la littérature et de ses motivations psychologiques qu'en recherchant la structure d'un texte sans que cela n'apporte rien à l'étude de son sens réel?

C'est ce que nous croyons en tout cas, et c'est également ce que nous suggère avec beaucoup de conviction le livre de Tzvetan Todorov.

Bibliographie citée

- BENVENISTE, Emile, 1974: *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris: Gallimard.
- ECO, Umberto, 2001: *Interprétation et surinterprétation*, Paris: PUF.
- FOUCAULT, Michel, 1966: *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*, Paris: Gallimard.
- GREIMAS, A. J., 1966: *Sémantique structurale*, Paris: Larousse.
- PROPP, Vladimir, 1970: *Morphologie du conte*, Paris: Gallimard.
- RASTIER, François, 2001: *Arts et sciences du texte*, Paris: PUF.
- RASTIER, François, 2009 [1987]: *Sémantique interprétative*, Paris: PUF.
- SARTRE, Jean-Paul, 1985: *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris: Gallimard.
- TODOROV, Tzvetan, 2007: *La littérature en péril*, Paris: Flammarion.

Samuel Bidaud
Université de Bourgogne
samuel.bidaud@aliceadsl.fr